



KAREN RANNEY

Un Écossais inaccessible

J'AI
LU
POUR ELLE

AVENTURES & PASSIONS

Karen Ranney

Auteure best-seller de romances historiques ayant principalement pour cadre l'Écosse, elle a été récompensée à de nombreuses reprises. Grâce à son talent, elle a su conquérir le cœur des lectrices à travers le monde.

Un Écossais inaccessible

KAREN
RANNEY

Un Écossais
inaccessible

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Julie Guinard*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures
préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailupourelle.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
THE SCOTTISH DUKE

Éditeur original
Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers, New York

© Karen Ranney LLC., 2016

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2017

*Au formidable personnel
du O'Connor Road Animal Hospital,
qui a soigné et guéri Flash
le Merveilleux Toutou.*

1

*Blackhall Castle, hauts plateaux d'Écosse,
juin 1861*

— Je perdrais mon temps à te redire que c'est une folie, n'est-ce pas ? Tu ne m'écouterais même pas.

Nan recula légèrement et examina Lorna en secouant la tête.

La chambre qu'elles partageaient au château était petite et dotée d'un seul minuscule miroir accroché au-dessus de leur secrétaire commun. Il faudrait que Nan soit ses yeux.

Chaque femme de chambre avait droit à une lampe à huile et à une certaine quantité d'huile. Si elle l'épuisait avant la fin du mois, elle devait s'habiller dans le noir, ce qui constituait le meilleur moyen de s'assurer qu'elle rationnerait mieux sa lumière le mois suivant.

Lorna n'avait pas utilisé une goutte d'huile de toute la semaine, afin de la réserver aux préparatifs de cette soirée particulière.

— Une folie, peut-être, répondit-elle en jetant un coup d'œil aux larges paniers de sa robe. Mais ce sera tellement magique... Et quand aurai-je une autre occasion de participer à un bal ici ?

— Tu es une domestique, Lorna, objecta Nan en poussant un gros soupir. Pas une invitée.

— Ce soir, personne ne le saura.

Nan lui indiqua d'un geste de se retourner, et Lorna obtempéra docilement afin de présenter à son inspection l'arrière de la robe.

On pouvait bien croire au destin, non ? Quand la gouvernante l'avait envoyée chercher une desserte au grenier, Lorna était montée à contrecœur dans la sombre soupente. Elle ne pouvait pas désobéir à Mme McDermott. Cette chère demoiselle l'avait engagée alors qu'elle n'avait ni formation ni références.

À sa surprise, l'immense grenier n'était nullement sombre ni sinistre. Plusieurs œils-de-bœuf sur la façade extérieure laissaient entrer le soleil de ce mois de juin. Pendant une heure, elle avait soulevé des draps et des housses, et avait fini par dénicher la petite table dans un recoin. Mais entre l'escalier et la porte étaient entreposées des dizaines de malles, qui ne demandaient qu'à être ouvertes et fouillées.

Dans la troisième, elle avait trouvé la perruque soigneusement enveloppée, et la robe à paniers dorée. Étonnante coïncidence, étant donné qu'elle se livrait aux préparatifs du grand bal costumé de Blackhall depuis plus d'un mois.

Lorna n'était pas femme à négliger le hasard, en particulier lorsqu'il lui adressait un message si flagrant. Son père lui avait souvent dit que la fortune sourit aux audacieux. *Audaces fortuna juvat.*

— Nous aurions pu te trouver une robe aussi, dit-elle en rajustant la perruque.

Elle avait pris la précaution de dérober un peu de farine à la cuisine. Rien dans son éducation ne l'avait instruite à propos de la mode du siècle précédent, mais un nuage d'une poudre très fine s'était échappé de la perruque, et le seul substitut auquel elle ait pensé était de la farine. Nan plongea une houppette dans la soucoupe et lui en tamponna les tempes, ainsi que le haut chignon orné de nœuds dorés.

— Je ne suis pas aussi courageuse que toi.

— Ni aussi folle, ajouta Lorna.

— Je ne te le fais pas dire.

Nan recula d'un pas pour examiner son travail.

— Mme McDermott sera contrainte de te congédier si l'on te démasque.

— Eh bien, je m'arrangerai pour que cela n'arrive pas.

Elle se retourna et sourit à son amie.

— C'est un bal costumé, Nan. Tout le monde portera des masques. Personne ne saura qui je suis.

— Oh, Lorna...

— Qu'y a-t-il ?

Nan secoua la tête à nouveau.

— Tu ne vois que ce que tu veux voir, Lorna. Il en va ainsi depuis que je te connais. Tu as de la chance que Mme McDermott ne t'ait pas préposée au service des invités. Qu'aurais-tu fait, alors ? Aurais-tu prétendu être malade ?

— J'aurais improvisé quelque chose, dit-elle en souriant à Nan.

Lorna s'était montrée délibérément maladroite toute la semaine, en particulier en présence de la gouvernante, pour cette raison précise. Elle avait fait tomber une pile de livres qu'elle époussetait, manqué renverser le bocal dans lequel on conservait les feuilles de thé usagées pour nettoyer les tapis, et avait plusieurs fois trébuché en tenant ses brosses et son seau.

Après tout cela, Mme McDermott aurait été bien imprudente de la choisir pour assurer le service durant le bal. Mieux valait la renvoyer de bonne heure dans sa chambre et lui demander de se présenter à l'aube pour aider au ménage de la salle de bal. À son soulagement, c'était précisément ce qu'avait décidé la gouvernante.

— Alors, de quoi ai-je l'air ? demanda-t-elle en attachant précautionneusement les cordons du masque derrière ses oreilles.

Encore une découverte miraculeuse, un signe lui montrant qu'elle était obligée d'assister au bal.

On aurait dit que la Providence, comprenant sa curiosité et sa fascination, lui avait fourni la possibilité de voir de près le duc de Kinross. Certes, ce ne serait que pour quelques heures d'une nuit de juin dans les Highlands, mais qui était-elle pour contrarier le destin ?

— Tu es ravissante, déclara Nan en hochant la tête. Cette couleur or fait scintiller tes yeux marron. Et la perruque blanche met ton teint en valeur.

— Puis-je passer pour une des invitées ?

Nan poussa un nouveau soupir.

— Oui, mais je ne suis pas sûre que ce soit une bonne chose.

— Mon père était Robert Gordon. Je suis l'égale de bon nombre des hôtes.

— Mais ce n'est pas pour les invités que tu y vas, n'est-ce pas ? C'est pour voir le duc. Et tu sais aussi bien que moi que c'est aberrant.

Lorna prit Nan dans ses bras, saupoudrant de farine les épaules de la jeune fille. Elle s'excusa et s'écarta.

— Ne t'inquiète pas, Nan. Je vais simplement faire semblant d'être quelqu'un d'autre pendant quelques heures. Puis je redeviendrai une femme de chambre bien disciplinée, je te le promets.

Nan ne parut pas convaincue. Lorna non plus, au demeurant. Elle aurait certainement du mal à redevenir elle-même, après une telle soirée.

Alexander Russell, neuvième duc de Kinross, n'avait absolument aucune envie de se mêler à ses invités. Il avait bien mieux à faire de son temps. Du reste, il ne comptait aucun ami parmi la foule. Bien peu étaient davantage que des connaissances,

en particulier après la cuisante humiliation qu'on lui avait infligée cet après-midi.

Cependant, Alex plaqua un sourire sur son visage et s'obligea à pénétrer dans la salle de bal. La pièce étincelait tel un précieux diadème rarement exhibé. Les trois rangées de chandeliers en cuivre et cristal illuminaient les moindres recoins de l'immense salle, se reflétaient dans les fenêtres et faisaient luire le parquet.

Les bijoux de la couronne étaient les femmes, dont la plupart, se prêtant avec enthousiasme à l'idée d'un bal costumé, arboraient des costumes allant d'éblouissants à amusants, en passant par quelques tenues ridicules. Une demi-douzaine de maris avaient fait l'effort de s'assortir aux toilettes de leurs épouses, mais la plupart des hommes portaient une tenue de soirée noire classique.

Au moins vingt-cinq d'entre eux avaient été témoins de sa déconfiture cet après-midi-là.

À partir du lendemain, il n'aurait plus à rester là à sourire bêtement. Il avait grand hâte qu'on les ramène tous à la gare pour qu'ils retournent chez eux. Et que la Société écossaise pour les découvertes scientifiques aille au diable, en emportant sa médaille annuelle.

Quelqu'un dans cette pièce était un traître. Non pas envers son pays, encore qu'il soit peut-être capable de s'y abaisser. Mais quelqu'un ici, que l'on recevait et distrait, l'avait trahi. C'était la seule raison pour laquelle Simons avait remporté cette maudite récompense. Les recherches d'Alex correspondaient presque mot pour mot aux siennes. Cependant, ses sujets d'étude à lui étaient considérablement plus nombreux que ceux de Simons. Même les conclusions de ce dernier, énumérées à l'issue de son exposé, ressemblaient trop à ses propres mots. Les découvertes d'Alex avaient été soumises à la Société trois bons

mois avant celles de l'autre. Trois mois, et pourtant c'était Simons que la critique avait acclamé.

Quelqu'un avait dû divulguer les résultats de ses recherches. Soit un membre de la Société présent à ce bal – ultime réception d'une éprouvante semaine durant laquelle il avait accueilli tout le monde à Blackhall Castle –, soit quelqu'un à qui il avait parlé de ses travaux.

— Tu dois apprendre à faire confiance aux gens, Alex, lui avait dit un jour sa mère.

Il se souvenait bien du moment où elle lui avait prodigué ce conseil. Debout dans la chapelle de Blackhall, ils regardaient la plaque en bronze que l'on fixait sur la dernière demeure de sa femme.

Il n'avait pas oublié non plus sa réaction. Il s'était tourné vers elle pour demander :

— Pourquoi ?

Sa mère n'avait rien répondu, malheureusement. Peut-être des mots auraient-ils su adoucir ses émotions. Ruth, la défunte duchesse de Kinross, n'avait pas été fidèle. Fait reconnu par Mary, la sœur de Ruth, à travers ses larmes :

— Il ne faut pas la détester, Alex. Ruth a toujours eu besoin d'admiration. Quand vous étiez trop occupé pour lui en donner, elle en cherchait ailleurs.

Sa femme aurait adoré ce bal. Elle aurait acheté une tenue hors de prix, et probablement un peu choquante. Elle aurait évolué parmi les invités en charmant tout le monde. Il avait presque l'impression de voir ses cheveux blonds remuer tandis qu'elle se tournait avec vivacité pour accueillir Untel ou Unetelle. Le brouhaha était intense dans la salle de bal, et sa mémoire lui apporta son rire. Ceux qui n'étaient jamais venus à Blackhall en seraient repartis des éloges plein la bouche.

— Elle nous a si merveilleusement accueillis...

— Quelle charmante personne, cette duchesse !

— Comme elle est belle, et quelle robe !

Ruth abordait la vie avec une philosophie lumineuse et ouverte. Si quelque chose lui semblait intéressant ou amusant, elle voulait en faire l'expérience. Sa beauté blonde était rehaussée par son rire en cascade, un sourire qu'elle exploitait merveilleusement, et une manière extraordinaire, presque manipulatrice, de donner l'impression à n'importe quel homme qu'elle le préférait au reste de son entourage.

Ruth collectionnait les gens comme d'autres femmes collectionnaient les gants. Elle avait des dizaines d'amis, dont chacun pensait être la personne qui comptait le plus dans sa vie. Jamais ils n'auraient imaginé que Ruth ne se souciait pas d'eux individuellement. Elle n'aspirait qu'à l'adulation qu'ils lui vouaient. Plus ils étaient prestigieux, titrés ou riches, plus cela lui plaisait. Alex avait fini par se dire que c'était la raison pour laquelle elle l'avait épousé.

Dès leur deuxième mois de mariage, il avait compris qu'elle se fichait éperdument de lui. Il n'était qu'une ligne de plus sur une liste mentale, un accessoire qui ne comptait pas davantage qu'un foulard dans sa commode ou une robe dans son armoire.

Après sa mort, un pauvre imbécile était venu le voir pour lui faire part ouvertement de sa peine. Alex avait eu envie de lui demander s'il pensait sincèrement que Ruth l'avait aimé, puis il s'était dit que la vérité ne servirait à rien.

Ruth n'était capable d'aimer qu'elle-même.

Il ne doutait pas que, avec les années, elle aurait continué à charmer les gens. Ils auraient dit des choses telles que :

— Elle ne change pas, n'est-ce pas ? Elle reste l'une des plus belles femmes de toute l'Écosse, ne trouvez-vous pas ?

Ruth se serait délectée de ces compliments. Elle se serait drapée de diamants à l'éclat assorti à celui de ses yeux.

— Avez-vous entendu cela, Alex ? Ils se sont bien amusés, n'est-ce pas ? Nous devrions organiser bientôt une autre soirée...

Bien que juché au cœur des hauts plateaux écossais, Blackhall Castle avait jadis été réputé pour son hospitalité, ses réceptions et sa remarquable beauté.

La beauté, grâce à la fortune dépensée pour son entretien, ne s'était jamais ternie. Les réceptions étaient moins fréquentes ces derniers temps ; Alex n'avait guère envie d'inviter des hordes de gens chez lui. Quant à l'hospitalité ? En cet instant précis, il les aurait volontiers envoyés tous au diable, y compris les membres de la Société dans leur tenue de soirée, réunis par petites grappes tout autour de la salle de bal.

En quoi Ruth se serait-elle déguisée, ce soir ? Il soupçonnait qu'elle aurait préféré se présenter telle qu'en elle-même, la duchesse de Kinross. Ou peut-être aurait-elle dérobé le costume de sa sœur. Mary portait une tenue de Cléopâtre ; sa longue robe droite blanche était ornée d'un collier en or surchargé. La mère d'Alex était en reine Elizabeth, s'il ne se trompait pas, surmontée d'une éclatante perruque rousse bouclée.

Pourquoi Ruth occupait-elle toutes ses pensées ce soir ? Parce qu'il se sentait une nouvelle fois trahi ? Parce que c'était le premier bal qu'ils organisaient depuis sa mort, trois ans plus tôt ? Parce que ce sentiment d'avoir été le dindon de la farce avait ravivé ses frustrations ?

Les musiciens engagés par sa mère étaient excellents. Ils jouaient une valse et beaucoup de gens dansaient. Alex aurait dû se montrer hospitalier et bavarder avec ses invités, mais il n'avait ni la volonté ni la faculté de dissimuler ses émotions. Il était furieux, et sa colère croissait à chaque instant.

Il attendit qu'un valet de pied s'approche, et lui donna un ordre à voix basse. Quelques instants plus tard, le jeune homme revint avec un verre de whisky.

— Soyez attentif, ordonna-t-il. Quand il sera vide, apportez-m'en un autre.

— Oui, Votre Grâce.

Il ne buvait pas souvent, mais il boirait ce soir, dans l'intention délibérée de s'enivrer. Il ne se rappelait l'avoir fait récemment qu'à deux reprises : le jour où il avait appris l'infidélité de sa femme, et le jour où elle était morte en couches, emportant son héritier avec elle. À moins que l'enfant n'ait pas été de lui, question qui resterait à jamais sans réponse.

Cette soirée constituait une excellente occasion de se saouler : son rêve venait d'être détruit, et vraisemblablement par la faute d'une personne en qui il avait eu confiance.

— *Tu dois apprendre à faire confiance aux gens, Alex.*

L'écho de la voix de sa mère interrompit le fil de ses pensées.

« Pourquoi ? » lui semblait être une réponse appropriée. À moins qu'un « Non » sonore ne suffise.

2

Les orages étaient fréquents, au mois de juin. Ce soir, des nuages noirs s'amoncelaient à l'horizon et un nouvel orage s'annonçait, mais les invités amassés dans la salle de bal de Blackhall ne semblaient rien remarquer.

Sur le seuil, Lorna observait la salle, fascinée. Toutes les femmes étaient costumées, et de nombreux hommes portaient un kilt surmonté de la traditionnelle veste noire. Dans un coin, un homme à la poitrine barrée d'une étole rouge sur laquelle était épinglée une médaille acceptait manifestement les félicitations des personnes qui l'entouraient.

Les portes de la terrasse avaient été fermées en raison du vent fort d'orage, et l'air était empli de senteurs : divers parfums français, de la cire pour les cheveux des messieurs, le punch fortement épicé, l'odeur poussiéreuse de sa robe centenaire...

On ne dérangeait pas le duc de Kinross.

On ne se faisait pas connaître auprès de la famille.

On ne manifestait aucune curiosité, quelle qu'elle soit, liée aux allées et venues de la famille Russell, en particulier concernant le duc de Kinross et le comte de Montrassey.

Comme on le lui avait répété maintes et maintes fois, non seulement ils étaient ses employeurs, mais le clan Russell était éminemment influent en Écosse, ainsi que dans tout l'empire.

Elle ne devait poser aucune question à propos de la réunion qui avait eu lieu dans la bibliothèque du duc cet après-midi-là. Le personnel avait supposé qu'il s'agissait d'une société secrète quelconque, car seuls les valets de pied avaient eu le droit de pénétrer dans la pièce.

Tout le monde prenait soin de ne pas bavarder en présence de certaines personnes, au château. Mme McDermott, pour commencer. La gouvernante ne tolérait aucun ragot, et elle était capable de vous supprimer votre demi-journée de liberté hebdomadaire si elle vous surprenait en train de cancaner. La deuxième personne était Matthews, le valet de chambre du duc. Non seulement il colportait des ragots, mais il les rapportait aux membres de la famille.

Lorna le savait pour l'avoir entendu un soir. Chaque jour après le dîner, elle se réfugiait dans la serre, sortait le journal de son père de sa cachette à l'intérieur de l'immense pot de fleurs, dans l'angle, et dessinait quelque chose de mémoire. Le fait d'être dans la serre présentait deux avantages : non seulement elle pouvait dessiner tranquillement, mais elle apercevait de temps en temps le duc, qui sortait se promener tous les soirs. Parfois, il entraît dans la serre. Pas souvent.

Elle ne parlait jamais. Jamais non plus elle n'avait trahi sa présence. Il lui suffisait de rester immobile et silencieuse pendant quelques minutes.

— Tu vas t'attirer des ennuis, tu sais, à disparaître comme ça, lui avait dit Nan un soir. Si Mme McDermott découvre que tu n'es pas au lit, elle sera furieuse.

Son amie avait raison. Si Mme McDermott apprenait qu'elle se rendait dans la serre, la gouvernante risquait fort de la renvoyer. Et si elle était au courant de son escapade costumée, Lorna préférait ne pas songer aux répercussions.

Mais il fallait qu'elle coure ce risque. Car elle aurait peut-être enfin l'occasion de parler au duc.

L'orage se rapprochait. Les invités ne prêtaient aucune attention aux éclairs qui illuminaient les nuages filant dans le ciel.

Lorna s'approcha des portes de la terrasse en prenant son temps. Avec les immenses paniers de sa robe, elle n'avait pas le choix. Elle devait presque marcher de profil pour se frayer un chemin parmi la foule. Comment les femmes avaient-elles pu supporter une mode aussi absurde ? Entre le corset, la perruque et la crinoline métallique des deux côtés, sans parler du ruban en dentelle sur le bustier, elle était au supplice. Mais au moins, il n'y avait aucune chance pour que Mme McDermott ou un domestique la reconnaissent.

La gouvernante avait prévenu les gens de maison qu'elle observerait la soirée à travers les rideaux, à l'extrémité de la salle de bal, pour s'assurer que tout se déroulait à la perfection et qu'aucune des soubrettes ou des valets sélectionnés pour servir ce soir ne commettait d'impair. Lorna évitait leur regard, et détournait la tête lorsqu'une domestique s'approchait d'elle, porteuse d'un plateau destiné au buffet.

Elle croisa le regard de quelques gentilshommes, dont plus d'un se montra intéressé par ce que révélait son décolleté. Elle aurait bien aimé remonter le tissu, mais il comprimait si étroitement ses seins que c'était impossible. Non, elle n'était résolument pas séduite par cette mode, ni par les arceaux, les crinolines et les vertugadins.

Les deux robes qu'on lui avait données lorsqu'elle avait commencé à travailler à Blackhall Castle étaient confortables et ne nécessitaient qu'un seul jupon. Après tout, on n'attendait pas d'une femme de chambre qu'elle soit du dernier cri.

Après la publication du livre de son père, lorsqu'elle n'aurait plus besoin d'être employée de maison, elle n'aurait plus à se soucier de ce qu'elle portait. Elle s'habillerait dans un style à la fois confortable et joli.

En tournant la tête vers la droite, Lorna vit un éclair illuminer la pelouse et la végétation. La forêt était si sombre et menaçante qu'elle avait parfois l'impression que les arbres arrachaient leurs racines pour se rapprocher de Blackhall un peu plus chaque nuit. Toutes les autres plantes, ainsi que le sous-bois et les jeunes pousses suivaient docilement leurs aînés. Si les jardiniers n'étaient pas suffisamment vigilants, un jour peut-être la forêt serait juste devant sa fenêtre quand elle se réveillerait. Au lieu des tourelles et des cheminées de Blackhall, elle ne verrait que des branches et des feuilles s'agitant pour lui souhaiter une bonne journée.

Un homme la lorgnait du coin de l'œil. En détournant la tête, elle découvrit qu'un autre en faisait autant.

Savaient-ils qui elle était ? Une femme parée de beaux atours dont la place n'était pas parmi ces dignitaires et ces importants invités ?

Les dames qui arboraient de grands sourires n'étaient pas si différentes des femmes de chambre avec lesquelles elle travaillait. Leurs intonations étaient certes plus éduquées. Elles avaient des servantes pour les aider à s'habiller, les inspecter avant qu'elles quittent leur chambre, et ranger leurs affaires. Elles avaient la chance de ne pas dépendre que d'elles-mêmes pour subvenir à leurs besoins. Leur famille était riche, ou bien elles avaient hérité de fortunes et de maisons.

Certaines des filles travaillant à Blackhall avaient reçu une éducation dépassant leur condition. L'une se révélait douée pour les chiffres et aidait Mme McDermott à la comptabilité. Telle autre parlait trois langues et amusait ses compagnes en traduisant

diverses répliques à utiliser lorsqu'un valet ou lord Thomas Russell se montraient trop « touche-à-tout », terme trouvé par une des soubrettes pour décrire l'habitude qu'avait le comte de Montrassey d'essayer de tripoter le petit personnel.

Lorna n'avait guère côtoyé les membres de la noblesse dans son enfance. Les amis de ses parents étaient des gens cultivés qui préféraient se promener dans les bois, les marais et les tourbières, ou converser dans des tavernes sombres et enfumées. Quelques-uns étaient dotés d'un titre, mais ils se faisaient toujours appeler par leur prénom et ne se vantaient en aucun cas de leur rang.

À l'occasion de la formation que lui avait apportée Mme McDermott avant de l'autoriser à entrer à son service, Lorna avait découvert que le comte de Montrassey était l'héritier du duc de Kinross.

— Le duc n'est donc pas marié ?

Cela avait été la dernière question personnelle qu'on l'avait autorisée à poser.

— Non, le pauvre homme est veuf. Sa Grâce est décédée il y a trois ans. En couches.

La gouvernante avait secoué la tête.

— Le bébé n'a pas survécu non plus.

Lorna préférait ne pas penser à l'atrocité de ce malheur.

Était-ce la raison pour laquelle le duc sortait marcher tous les soirs, contemplant le ciel comme s'il cherchait des réponses auprès des étoiles ?

Elle ne pouvait concevoir une telle douleur. Perdre son père avait été un supplice, mais sa femme et son enfant ?

La porte de la terrasse était à sa droite. S'il n'avait pas plu, elle se serait échappée de la salle de bal avec son air confiné et trop chaud, pour respirer l'air frais et revigorant de la tempête. Personne n'était venu bavarder avec elle. Personne non plus visiblement ne s'était interrogé sur sa présence.

Mais elle n'était pas venue au bal pour danser ou pour se mêler aux invités.

Lorna redressa les épaules, et scruta la foule une fois de plus.

Où était-il ? Où était le duc ?

Alex la remarqua à cause de son immobilité. La femme vêtue d'une robe de brocart dorée était la seule de la pièce qui n'était pas animée par le rire, la parole ou le mouvement. Elle se tenait raide comme un piquet, les mains reposant, paumes vers le bas, sur les gigantesques jupes de sa robe. Elle ne souriait pas. Elle observait. Son regard derrière le masque noir et or courait furtivement de droite à gauche. Elle lui fit penser à un aiglon en quête d'une proie.

Qui chassait-elle ?

Le valet de pied, sur sa gauche, attendait patiemment qu'il change de verre. C'était un brave garçon, aussi docile que diligent. Alex en était à son troisième whisky et sa colère commençait enfin à s'éteindre légèrement. Avec un peu de chance, il supporterait le reste de la soirée sans accuser quiconque ni créer une scène.

Il était le duc de Kinross. Ce qu'il disait était censé être capital. Il avait donc bigrement intérêt à tourner sa langue dans sa bouche avant de l'ouvrir, nom de Dieu ! Il était si important que les marées enfleraient et que les positions des planètes changeraient dans le ciel s'il disait un mot de travers.

Peut-être devrait-il faire signe au valet de s'éloigner lorsqu'il reviendrait. S'il pouvait quitter cet endroit, il se retirerait dans un lieu désert, à l'abri des regards curieux et des sourires séducteurs des femmes.

La femme en or ne battait pas des cils dans sa direction.

Il but une nouvelle gorgée en la regardant.

— C'est toi qui aurais dû gagner cette satanée médaille, d'autant plus que cela compte énormément pour toi.

Thomas était venu le rejoindre.

— Ce n'est pas un critère, mon oncle.

— Eh bien, tu devrais peut-être cesser tout commerce avec ces imbéciles. Te mettre à la chasse. Ton père était un grand chasseur.

— Je n'ai pas non plus l'intention de me mettre à la chasse.

Finalement, il lui faudrait peut-être encore quelques verres de whisky.

— Pourquoi perds-tu ton temps à parler avec moi ? lui demanda Alex. N'y a-t-il pas des femmes mariées à séduire alentour ?

Son oncle avait les mêmes cheveux noirs que son père. Les yeux de Thomas, d'un bleu limpide semblable à ceux du huitième duc de Kinross, étaient souvent injectés de sang, seul détail trahissant qu'il avait passé la nuit précédente dans la débauche. Depuis quelque temps, son visage commençait à montrer des signes de dissolution. La mâchoire carrée s'affaissait, légèrement bouffie. Ses joues et son nez étaient souvent roses. Mais son charme opérait toujours, manifeste dans le pétilllement de ses yeux et le sourire qu'il arborait si facilement.

— Les gens te regardent, Alex.

— Les gens me regardent toujours, mon oncle.

— Tu n'es pas toi-même, fit remarquer Thomas.

— Et comment diable suis-je censé me conduire ?

— Comme quelqu'un qui reçoit des invités, et pas comme un enfant boudeur.

Il sourit à son oncle. Il savait que Thomas se fichait comme d'une guigne de son attitude. C'était certainement sa mère qui l'avait envoyé lui faire la leçon.

Alex survola la foule des yeux, et remarqua que plusieurs femmes les observaient à la dérobée. Même

celle avec sa robe Pompadour s'était tournée pour lui jeter un coup d'œil, et son regard s'était enfin posé.

Il tressaillit, comme si elle avait mystérieusement absorbé le pouvoir d'un éclair et le lui transmettait. Quelques instants s'écoulèrent, durant lesquels il soutint son regard. Il avait oublié le whisky dans son verre. Son oncle importun devint invisible, et son sermon à peine audible.

Il la connaissait. Ou peut-être désirait-il simplement la connaître.

— M'écoutes-tu, Alex ?

— Non. Je n'écoute plus.

Il reporta difficilement son attention vers le frère de son père. On racontait que l'arrivée de Thomas, né une vingtaine d'années après son frère aîné, avait surpris sa mère. Thomas n'avait que dix ans lorsque Alex était né et avait bouleversé sa destinée.

Thomas lui en voulait-il d'avoir altéré son avenir ? Il s'étonna soudain d'ignorer la réponse à cette question, et de n'avoir même jamais pris la peine de se la poser. Thomas portait cependant un des titres de la famille, il était le comte de Montrassey. Et l'héritier d'Alex.

— On m'avait laissé entendre que j'étais en lice pour la récompense, dit Alex. Je crois que quelqu'un a fait part de mes découvertes à Simons.

— Quelle importance, Alex ?

— C'est important, mon oncle, parce que cela représente trois années de ma vie. Ce sont des travaux que j'ai effectués moi-même. Ce sont mes idées qui ont été volées, mes recherches.

— Tu es le duc de Kinross. Tu as mieux à faire que d'aller aux quatre coins du comté enduire de suie les doigts des gens.

— J'apprécie ton point de vue, répondit Alex non sans difficulté.

Il ajouta à cela un nouveau sourire laborieux, en espérant que Thomas repartirait en chasse d'une partenaire avec qui coucher ce soir-là.

La femme en or le fixait de ses yeux marron, qu'elle promenait sur toute sa personne.

Était-ce le whisky qui le réchauffait, ou son regard ?

Il prit un autre verre sur le plateau du valet de pied, le remercia d'un signe de tête, et en vida la moitié d'une traite.

Elle esquissa un sourire, le sourire entendu de quelqu'un qui en a vu d'autres, un sourire lui signifiant qu'elle avait remarqué sa colère. À défaut de la comprendre, au moins elle l'avait remarquée. Contrairement à tous les autres.

À moins qu'ils ne s'en soient rendu compte aussi ?

À l'exception des regards lorsqu'il avait pénétré dans la salle de bal, on l'avait laissé tranquille. Personne n'était venu le saluer. Aucun invité ne l'avait complimenté sur la décoration ou la qualité du buffet. Nul n'avait dit un mot à propos de son apparition ni jeté un coup d'œil vers la piste de danse en guise d'allusion.

Il ne dansait pas, et la plupart des gens le savaient. En tout cas, les femmes qu'il avait fréquentées au fil des années. Certains avaient la patience nécessaire à cette activité et aux conversations à bâtons rompus qui l'accompagnaient. Pas lui.

La femme à la robe dorée ne s'intéressait pas à la piste de danse. Elle ne détournait pas les yeux. Elle était audacieuse et directe, exactement ce dont il avait besoin ce soir.

— Votre Grâce.

Le valet de pied arriva, porteur d'un nouveau verre de whisky sur un plateau d'argent. Alex secoua la tête, posa son verre vide et se dirigea vers la femme, renonçant à l'alcool pour une soif différente et soudain plus importante.

3

Jamais Lorna n'avait vu un homme aussi séduisant que le duc. Elle savait qu'elle n'était pas la seule au château à s'arrêter ou ralentir ses tâches lorsqu'il passait. Ses yeux hésitant entre le bleu et le vert étaient d'une nuance si insolite qu'elle aurait pu les contempler pendant des heures. Mais ce n'étaient pas seulement ses yeux qui le distinguaient des autres hommes. Son visage était carré et fort. Il avait une petite fente au milieu du menton et deux fossettes de part et d'autre de la bouche. On les voyait même lorsqu'il ne souriait pas.

Le duc de Kinross ne souriait pas souvent.

Au lieu de cela, il était capable de vous regarder en vous donnant l'impression que vous alliez fondre sur le sol et former une petite flaque. Il aurait pu lui ordonner de faire presque n'importe quoi, elle aurait certainement obéi sans un mot de protestation.

Depuis deux ans qu'elle travaillait à Blackhall Castle, il ne lui avait jamais adressé la parole.

Elle l'avait déjà vu en kilt, tenue qu'il portait lors d'occasions solennelles, mais jamais il ne lui avait paru aussi redoutablement impressionnant qu'aujourd'hui. Il était là, avec son oncle, à scruter les occupants de la salle de bal, le visage aussi impassible que la pierre, les yeux fixés sur un point qu'elle ne voyait pas. Grand et imposant, il incarnait la noblesse ducale dans toute sa splendeur, digne

descendant de tous ces hommes dont les portraits ornaient la galerie du deuxième étage. Aucun de ses aïeux, cependant, n'était aussi beau.

Il lui faisait penser aux Highlanders des siècles passés. Des hommes qui se battaient entre eux ou contre les Anglais. Elle se demandait quelle était l'histoire du premier duc de Kinross, à qui l'on avait offert un duché en récompense de son courage et qui avait construit ce château, auquel différentes salles avaient été ajoutées au fil des ans.

Alexander Russell, neuvième duc de Kinross, était un homme au charme ravageur. Et cependant, complètement mystérieux. Il restait toujours distant et inabordable, excepté ces fameuses nuits lorsqu'il contemplait le ciel et qu'elle l'observait à son insu.

Soudain, il tourna la tête et la regarda bien en face.

L'avait-il reconnue ? Pourquoi son visage s'était-il soudain figé ?

Elle n'arrivait plus à respirer.

Elle aurait dû demander à Nan de desserrer un peu le corset, mais alors elle ne serait pas rentrée dans la robe. Au moment de s'habiller, elle s'était résignée en songeant que la mode voulait que le vêtement soit très moulant autour de la poitrine. Elle craignit soudain de s'évanouir. Quelle catastrophe ! Non seulement elle attirerait l'attention sur elle, mais elle serait démasquée.

Elle avait économisé la plus grande partie de ses gages, depuis deux ans, mais cela ne lui suffirait pas pour vivre jusqu'à la fin de ses jours. Elle avait eu beaucoup de chance d'avoir été présentée à Mme McDermott. Elle ne pouvait pas se permettre d'être renvoyée, surtout sans références.

Tout cela, elle aurait dû y penser la veille.

Lorna appliqua une main contre sa taille et regarda le duc avancer lentement vers elle. Les gens s'écartaient sur son passage ; quelques regards curieux le

suivaient. Il était Moïse et ils étaient la mer Rouge. Il était un couteau brûlant et ils étaient du beurre. Il était le duc de Kinross, et eux les simples observateurs d'un désastre imminent.

La porte se trouvait sur sa droite. Elle pouvait s'échapper de la salle de bal, descendre les marches de la terrasse et contourner la serre. Là, elle n'aurait plus qu'à se cacher, jusqu'à être certaine que personne ne pouvait la voir rejoindre l'escalier de service. Elle se réfugierait dans sa chambre, ôterait cette maudite robe, et s'invectiverait sans ménagement. Nan dirait qu'elle avait enfin recouvré la raison.

Il s'approchait. Il n'avait pas détaché les yeux de son visage. Allait-il lui faire honte devant tout le monde ? Lui arracher son masque ? La jeter dehors en plein orage ? Ou simplement exiger de savoir ce qu'elle faisait là ?

Elle lui répondrait n'importe quoi, hormis la vérité : qu'elle voulait le voir et être vue de lui. Pour une fois, elle ne cherchait pas à être invisible. Pour cette seule fois, elle désirait que le duc de Kinross la voie, elle, Lorna Gordon. Non pas une inexistante femme de chambre parmi l'armée silencieuse de domestiques à son service. Qu'il la voie comme une femme. Qu'ils échangent quelques mots, ne serait-ce que des banalités.

Pas une fois elle n'avait envisagé qu'il pourrait l'empaler du regard, ni avancer vers elle tel un Highlander s'apprêtant à capturer une cité anglaise.

Que faire ? La terreur la paralysait. Elle tendit une main et saisit la poignée de la porte.

Il fallait qu'elle sorte, qu'elle sente le vent, qu'elle relève la tête pour voir la cavalcade des nuages. Mais si elle ouvrait la porte-fenêtre, les gens se tourneraient vers elle. Quelques-unes des femmes aux coiffures élaborées la dévisageraient en fronçant les sourcils.

— Faites-le, dit une voix.

Il était là. *Il était là.*

Au moins, il ne semblait pas avoir l'intention de lui faire honte devant tout le monde.

— Allez, ouvrez cette porte, ordonna-t-il. Je vous rejoins sur la terrasse. Qu'ils jasant en nous voyant sortir tous les deux.

Son cœur tambourinait. Sa bouche était sèche. Elle s'était déjà imaginée en face de lui, mais elle s'était vue ayant de l'esprit ou flirtant, ou étant si intelligente que ses reparties l'impressionneraient. Elle n'avait pas envisagé d'être pétrifiée.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

Le soulagement l'inonda et affaiblit ses genoux. Il ne connaissait pas son identité.

— Je ne vous reconnais pas, ajouta-t-il.

Pendant quelques secondes qui durèrent une éternité, elle ne trouva pas ses mots. Devait-elle dire qu'elle était une voisine ? L'amie d'une invitée ?

— Marie-Antoinette ?

Dieu soit loué ! Il parlait du costume.

Elle ouvrit la porte et sortit sur la terrasse. Il la suivit en refermant derrière eux. Le vent s'attaqua à la haute perruque poudrée, qui faillit s'envoler. Lorna tendit une main pour la maintenir en place, stupéfaite de l'entendre rire.

— Je m'étonne que votre robe ne vous ait pas envoyée voler par-dessus la balustrade, dit-il. Peut-être vaudrait-il mieux que nous retournions à l'intérieur.

Non, surtout pas. Les gens écouteront leur conversation.

La pluie s'abattit soudain, tel un rideau. Il l'attira sous la protection de l'avant-toit. Cela n'empêcherait pas le vent de mouiller son visage, ni certainement d'abîmer la précieuse étoffe de la robe.

Elle devrait bouger, protester. Comme l'auraient fait les autres femmes présentes. Du moins le supposait-elle. Seraient-elles également restées silencieuses ?

Pour le privilège de passer quelques moments en tête à tête avec le sublime duc de Kinross ?

L'orage avait éteint les lumières extérieures et les plongeait dans un monde étrangement tamisé. Il n'était pas du tout correct de rester seule avec lui dans un endroit aussi isolé.

— Puis-je être Marie-Antoinette si je ne parle pas français ? demanda-t-elle.

— Pourquoi ne parlez-vous pas français ?

— Je n'ai jamais appris.

— Quelle saisissante sincérité, observa-t-il. Êtes-vous toujours aussi franche ?

Sa question l'étonna. Son petit sourire tordu était visiblement amusé. Elle mit un moment à comprendre que le duc de Kinross était vraisemblablement en état d'ébriété, ou, comme l'aurait dit son père, saoul comme une bourrique.

Jamais elle n'aurait dû prolonger ce face-à-face. S'il s'était agi de n'importe quel autre homme, elle serait partie. Elle n'aurait même pas pris la peine de chercher une excuse, elle aurait soulevé ses jupes, trouvé les marches de la terrasse, et se serait enfuie aussi vite qu'elle l'aurait pu.

Au lieu de cela, Lorna ne bougea pas, une main tenant sa perruque, l'autre à la taille.

On aurait dit deux domestiques qui se croisaient au marché. Ou un cordonnier auquel elle apportait un soulier à réparer. En aucun cas un duc et une femme de chambre qui se faisait passer pour une autre le temps d'une soirée.

— On ne m'a jamais posé la question, répondit-elle. J'ignore si je suis franche ou non.

Son sourire creusait ses fossettes. Quel magnifique visage... Elle pourrait passer des heures à le contempler. Avait-il l'habitude qu'on le dévisage ? Pensait-il que c'était à cause de son titre ? Ou savait-il que c'était parce qu'il était si beau que les yeux des gens gravitaient tout naturellement vers lui ?

— À qui appartenez-vous ?

Encore une question bizarre, mais la réponse était facile :

— Je n'appartiens à personne.

— Qui vous a amenée ici ? Qui est votre cavalier ? Êtes-vous mariée ? Avez-vous un fiancé ?

Il fallait à tout prix qu'elle improvise quelque chose. Devait-elle s'inventer un mari ?

— Pourquoi voulez-vous le savoir ?

— Je veux savoir si quelqu'un va m'assommer si je vous embrasse.

Le petit oiseau qu'était son cœur s'était échappé de sa cage et voletait furieusement dans sa poitrine. Elle respirait laborieusement. Cette perruque grotesque était secouée par le vent, de même que les fenêtres. Elle entendait frémir les carreaux.

Lorna adorait l'orage. Elle adorait sortir pendant les orages, malgré le danger. Parfois, elle penchait la tête en arrière pour sentir la pluie ruisseler sur son visage. Dans ces moments-là, elle était aussi primitive que la première femme. Et cependant, jamais elle n'avait éprouvé ce qu'elle ressentait maintenant.

Il lui prit le coude et l'éloigna des portes de la salle de bal.

Elle se laissa faire, en proie à un flot d'émotions. Allait-il réellement l'embrasser ? Le plus bel homme de toute l'Écosse allait-il l'embrasser ? Cela comptait-il, dans la mesure où il était ivre ?

Il l'adossa au mur. Si elle se souciait sincèrement de protéger la robe, elle aurait dû le prévenir que la cage métallique des paniers était ancienne et ployait facilement. Mais elle se moquait de tout, hormis de la sensation de son corps contre le sien, la laine de sa veste frottant doucement la peau exposée au-dessus de ses seins, et de l'expression qu'elle lisait dans ses yeux.

Elle aurait dû avoir froid, mais elle avait l'impression d'être réchauffée par un feu qui brûlait de

l'intérieur. Était-ce son sourire, un brin espiègle et résolument charmant ? Ou la promesse d'un baiser ? Ou était-ce sa propre audace de se trouver là en plein orage avec le duc de Kinross ?

Il baissa lentement le visage, lui laissant le temps de s'écarter. Au lieu de cela, Lorna lâcha sa perruque et lui agrippa les épaules pour l'empêcher de se raviser. Il avait des lèvres aussi douces qu'elle se l'était figuré, mais faute d'expérience, elle ne savait que faire. Il courba la tête et intensifia le baiser, et elle poussa un petit cri d'émerveillement.

Sa bouche avait le goût du whisky chaud.

Jamais elle n'avait imaginé que sa langue effleurerait la sienne, ni qu'il mordillerait sa lèvre inférieure comme si elle était un fruit délectable. Elle n'avait pas non plus envisagé que sa main écarterait le bustier pourtant ajusté pour englober son sein nu.

Ni qu'elle le laisserait faire. *Oh oui.* Cela, et tout ce qu'il désirait. Qu'il agisse à sa guise. Il n'avait qu'à le chuchoter à son oreille, et elle lui autoriserait tout ce qu'il voudrait. Toute inconvenance. Tout péché pour lequel elle demanderait pardon le lendemain.

Car ce soir, un rêve se réalisait. Ce soir, c'était l'apothéose, le couronnement de deux années passées à l'observer et à s'interroger. Ce soir, elle n'était plus une simple femme de chambre : elle était Lorna Gordon et elle embrassait le duc de Kinross.

Son sang brûlait, un feu inconnu courait dans ses veines. Le vent jetait la pluie sur eux et elle n'en avait cure. La laine de sa veste commençait à l'irriter, mais elle se plaqua contre lui davantage encore.

Quoi qu'il arrive, à présent, elle ne le regretterait pas. Car aussi longtemps qu'elle vivrait, Lorna se rappellerait ces moments durant lesquels le duc de Kinross l'avait embrassée. Quand il avait appuyé ses lèvres contre son cou et mordillé le lobe de son oreille. Il lui retira le masque, mais cela n'avait pas d'importance. Qu'il la reconnaisse maintenant, le

mal était fait. Ou plutôt le bien : elle avait eu son baiser. Elle lui avait adressé la parole, et il lui avait parlé comme si elle le fascinait.

Marie-Antoinette ou Lorna Gordon... quelle importance ?

L'instant suivant, sa perruque avait disparu. Le vent la lui avait-il arrachée, ou était-ce lui ? Cela non plus n'avait pas d'importance.

Il passa les doigts dans ses cheveux et lui immobilisa la tête.

— Vous êtes très belle, dit-il.

Ces mots pétrifièrent son cœur en plein milieu d'un battement. Cela aussi, elle se le rappellerait jusqu'à la fin de ses jours.

Il ne fallait pas le laisser penser, cependant, qu'elle le croyait. Elle n'était pas désespérée au point d'être si candide. Ni assez sottre pour avoir complètement perdu l'esprit.

— Non, dit-elle.

— Non ?

Il sourit contre ses lèvres.

— Je crois que je préfère « oui ».

Le corps de Lorna semblait savoir faire, comment réagir à son contact et à ses mots, mais son esprit était emporté dans un tourbillon d'incertitude. Devait-elle le repousser ? L'attirer à elle ? Protester ? Ou simplement profiter de ce qui se passait ?

Une sonnette d'alarme retentit dans son esprit, mais elle la musela.

Ses lèvres la picotaient, ses oreilles bourdonnaient du crépitement de la pluie et des battements de son cœur. Elle se sentait tellurique, primitive, vivante comme jamais elle ne l'avait été. Sa peau était si sensible que, dès qu'il la touchait avec ses lèvres, elle tremblait ou frissonnait, gémissait ou étouffait un petit cri.

Lorna n'avait jamais parlé de passion avec quiconque, pas même Nan, la seule amie qu'elle ait

eue. Les femmes de chambre se taquinaient entre elles, ou riaient d'un certain valet de pied et de sa réputation vis-à-vis des femmes, mais la notion de désir restait absente de ces plaisanteries.

Était-ce cela ? Une sensation qui la brûlait avec l'incandescence des étoiles filantes qu'elle voyait parfois depuis la serre ? Elle aurait pu exploser de l'intérieur, et il ne serait plus resté que des cendres à l'endroit où elle s'était tenue.

Le duc tira sur le tissu de sa robe et libéra le deuxième sein. Elle était à demi nue en pleine tempête à présent, et ne trouva rien d'autre à faire que gémir lorsque ses lèvres quittèrent les siennes pour tracer un chemin humide jusqu'à son mamelon. Elle voulait goûter le whisky sur sa langue, alors même qu'elle lui maintenait la tête contre son sein. Quand il aspira le téton dans sa bouche, le plaisir lui arracha un gémissement sourd. Les sensations qui l'assaillaient étaient à peine supportables. Elle allait tomber à genoux sur la terrasse.

Elle devait échapper à cette étreinte. Le repousser. Lorsqu'elle leva les mains pour saisir sa veste, ses doigts s'agrippèrent au revers pour l'attirer plus près.

— Je vous veux, gronda-t-il en posant à nouveau sa bouche contre ses lèvres. Maintenant.

Il souleva ses jupes et exposa ses jambes à la pluie battante.

Dans quelles circonstances aurait-elle perdu sa virginité ? Ce ne serait pas pendant sa nuit de noces, après avoir épousé un homme honorable et vertueux.

Non, rien d'aussi sage, d'aussi convenu. Au lieu d'une jeune mariée, une usurpatrice. Une femme frustrée par ce que lui avait donné le destin, et toute disposée à troquer son unique atout contre une chose plus importante : un souvenir. Et pas seulement celui du duc de Kinross, mais celui d'une passion si fébrile, si inattendue et si choquante que Lorna perdait tout contrôle pour lui obéir.

Avec ses jambes nues exposées à la pluie, elle avait l'impression d'être baptisée par la nature elle-même. Peut-être lavée et préparée, en offrande à la nature ardente du duc.

Sa main brûlante glissa dans la fente de sa culotte. Un gémissement lui échappa quand il enfonça un doigt en elle. Seigneur, comment aurait-elle pu prévoir pareille invasion ? Elle enroula les bras autour de son cou et gémit dans son col lorsque sa paume se pressa contre elle, et répandit son humidité. Ce n'était pas la pluie offerte par la nature, mais sa propre liquéfaction.

Il se pencha, et soudain ses mains empoignèrent son postérieur.

C'est alors que s'ouvrit la porte de la salle de bal.

— Alex ?

Ils se figèrent.

Le duc lui saisit la main et l'entraîna sous la pluie, loin de la salle de bal. Elle dut courir pour suivre la cadence, ses seins nus sous la pluie, oubliant la perruque, n'ayant cure d'abîmer le précieux brocart d'or.

Mary la connaissait. Elle surveillait toutes les femmes de chambre de Blackhall, ne serait-ce que pour critiquer leur travail auprès de Mme McDermott. Mary l'aurait reconnue en un clin d'œil.

Manifestement, le duc souhaitait échapper à sa belle-sœur tout autant que Lorna.

Ils traversèrent la terrasse en courant et descendirent les marches. Lorsqu'il l'emmena dans la serre, elle n'en fut pas réellement surprise. C'était là qu'elle l'avait si souvent observé. C'était là qu'elle avait si souvent soupiré après lui.

Sans un mot, il la conduisit vers une méridienne tapissée de velours écarlate, nichée parmi les fougères. Lorna s'allongea à demi tandis qu'il se penchait pour embrasser la pluie sur ses seins ; il prêta une si grande attention à ses mamelons qu'elle ferma les yeux pour savourer les sensations.

Son contact était brûlant, il lui affaiblissait les genoux, la réduisait au silence... La passion faisait d'elle une marionnette privée de volonté. Quand il se redressa et lui allongea les jambes sur le canapé, elle ne dit pas un mot.

À la lumière des éclairs, il traça des deux paumes un chemin de ses cuisses à sa taille, et lui ôta sa culotte. Il retira brusquement sa veste, et elle eut juste le temps d'apercevoir sa chemise détremnée par la pluie avant qu'il ne s'agenouille sur la méridienne au-dessus d'elle.

— Je dois rêver, dit-il en emmêlant les doigts dans la toison bouclée de son intimité. Ou alors, c'est une récompense. J'ai dû accomplir une très, très bonne action.

Il retroussa son kilt.

Bien que les femmes de chambre plaisaient parfois au sujet de l'équipement d'un valet de pied, Lorna n'avait encore jamais vu un homme nu. Elle tendit les deux mains et saisit son pénis en s'émerveillant de sa forme et de sa dimension.

Il ferma les paupières quand elle le toucha. Elle le pressa timidement et il rouvrit les yeux pour les river aux siens.

C'était le moment de se dérober, d'expliquer qu'elle n'était pas une femme de petite vertu. Qu'il se méprenait complètement quant à sa réaction.

Elle garda le silence.

Et se hissa sur les avant-bras en songeant qu'elle devait former un tableau bien décadent, allongée ainsi sous lui, les seins jaillis de son décolleté, la robe tire-bouchonnée à sa taille, le tissu ballant sur le côté de la méridienne.

Elle aurait dû se couvrir.

Elle se soucierait de son absence de pudeur plus tard. Pour l'instant, Lorna ne songeait qu'à soulager cette étrange sensation, entre plaisir et impatience, qu'il exacerbait en caressant délicatement ses replis intimes.

— À moins qu'il ne s'agisse d'un rêve d'ivrogne. Peut-être suis-je plus saoul que je ne le pensais...

— Le whisky exaucerait donc les rêves ? Je n'ai jamais entendu parler de cet effet.



11988

Composition
FACOMPO

Achevé d'imprimer en Italie
par GRAFICA VENETA
le 6 novembre 2017.

Dépôt légal : décembre 2017.
EAN 9782290151891
OTP L21EPSN001772N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion